



## Les twitts d'Emil Michel Cioran

Jean-Marie André

andrejeanmarie67@gmail.com

### Cioran, la passion de l'absolu dans une âme sceptique...

Jean Depotte

Emil Michel Cioran naît en 1911 à Rasinari, village de Transylvanie qui deviendra la Roumanie, d'un père pope orthodoxe et d'une mère athée. Il évoque sans cesse le paradis de cette enfance. Très jeune, il développe une vision pessimiste du monde. Dans la fin d'un empire qui aura dominé l'Europe centrale, Cioran y verra la préfiguration du déclin de l'Occident. En 1921, ce bonheur prend fin. Son père le conduit au lycée de Sibiu où il côtoie Roumains, Hongrois et Allemands. Sept ans plus tard, il part à Bucarest. À cette époque, le sommeil le fuyant, il transforme ses insomnies en un formidable moyen de connaissance car « on apprend plus dans une nuit blanche que dans une année de sommeil ». En 1928, il rentre à la faculté de Bucarest et se rapproche du mouvement fasciste de « la garde de fer » qu'il rejettera très vite. Après un séjour à Berlin, le voici professeur de philosophie au lycée de Brasov pour l'année 1936-37. Le jour de son départ, le directeur se soulera... de soulagement !

En 1937, une bourse lui permet d'aller préparer sa thèse à Paris. Thèse dont il n'écrira pas le premier mot. Les années suivantes sont consacrées à de très longues randonnées à vélo dans toute la France. A Paris, il vit pauvrement, mais sans contraintes. Il se voit dans une impasse et adopte le français. En 1947, Gallimard accepte le *Précis de décomposition*, les critiques sont excellentes mais le public ne suit pas. Peu à peu le couvercle se soulève. Le public découvre *Les syllogismes de l'amertume* et *La tentation d'exister*. Les chiffres de vente décollent enfin. À Paris, Cioran mène la vie d'un étudiant pauvre, aidé par le salaire de professeur d'anglais de Simone Boué, compagne de toute une vie. Durant ses dernières décennies, il habitait un appartement au 6<sup>e</sup> étage sans ascenseur qui n'y fut installé, qu'à la toute fin de sa vie.

Dans ses livres, Cioran constate la « morne insignifiance de toutes choses » en évoquant lui-même « la passion de l'absolu dans une âme sceptique ». Il est constamment écartelé entre une aspiration à l'absolu et une inclination au scepticisme, car « n'a de conviction que celui qui n'a rien approfondi » dans « la morne insignifiance de toute chose ». « Tous mes livres sont des suicides manqués » avoua-t-il à sa compagne. Il attribuait à la musique un véritable pouvoir et fut l'auteur du célèbre aphorisme, « s'il y a quelqu'un qui doit tout à Bach, c'est bien Dieu ». Très ami de Samuel Beckett et d'Henri Michaux, il aimait dire qu'il « exècre cette vie que j'idolâtre ». Petit à petit, les ventes décollent. Mais obscur ou connu, Cioran continuera à fuir les médias. Il publiera *Aveux et anathèmes* en 1987. Ce sera son dernier livre. Il meurt de maladie d'Alzheimer en 1995. Sa compagne sera retrouvée morte deux ans plus tard au pied d'une falaise. Ils sont inhumés tous les deux au cimetière Montparnasse.

### « Depuis que je suis au monde », ce « depuis » me paraît chargé d'une signification si effrayante qu'elle en devient insoutenable

Si on avait pu naître avant l'homme.

Il fut un temps où le temps n'était pas encore... le refus de la naissance n'est rien d'autre que la nostalgie de ce temps d'avant la naissance.

Il est impossible de sentir qu'il fut un temps où l'on n'existait pas. D'où cet attachement au personnage qu'on était avant de naître.

L'appesantissement sur la naissance n'est rien d'autre que le goût de l'insoluble poussé jusqu'à l'insanité.

La hantise de la naissance, en nous transportant *avant* notre passé, nous fait perdre le goût de l'avenir, du présent et du passé même.



Dans le calme et l'affolement, le calme soudain à la pensée du fœtus qu'on a été.

Ma faculté d'être déçu, dépasse l'entendement. C'est elle qui me fait comprendre le Bouddha, mais c'est elle aussi qui m'empêche de le suivre.

Que faites-vous du matin au soir ? Je me subis.

Je ne fais rien, c'est entendu. Mais je *vois* les heures passer, ce qui vaut mieux qu'essayer de les remplir.

Pour entrevoir l'essentiel, il ne faut exercer aucun métier. Rester allongé toute la journée et gémir.

N'avoir rien accompli et mourir en surmené.

Besoin physique de déshonneur. J'aurais aimé être fils de bourreau.

J'aimerais être libre, éperdument libre comme un mort-né.

Mon mérite n'est pas d'être totalement inefficace mais de m'être voulu tel.

Il n'est de position plus fausse que d'avoir compris et de rester encore en vie.

Ce que je *sais* démolit ce que je *veux*.

## **Si la mort n'avait que des côtés négatifs, mourir serait un acte impraticable**

Nous avons perdu en naissant autant que nous perdrons en mourant. Tout.

*Être en vie*, tout à coup je suis frappé par l'étrangeté de cette expression, comme si elle ne s'appliquait à personne.

Il ne faut pas s'astreindre à une œuvre, il faut seulement dire quelque chose qui puisse se murmurer à l'oreille d'un mourant.

À l'égard de la mort, j'oscille sans arrêt entre le « mystère » et le « rien du tout », entre les Pyramides et la Morgue.

Toutes les fois que je ne songe pas à la mort, j'ai l'impression de tricher, de tromper quelqu'un en moi.

Nulle différence entre l'être et le non-être, si on les appréhende avec une égale intensité.

Ce n'est pas la peine de se tuer, puisqu'on se tue toujours trop tard.

Il est impossible de lire une ligne de Kleist, sans penser qu'il s'est tué. C'est comme si son suicide avait précédé son œuvre.

On ne désire la mort que dans les malaises vagues ; on la fuit au moindre malaise précis.

Vivre c'est perdre du terrain et dire que tant et tant de gens ont *réussi* à mourir.

L'homme accepte la mort mais non l'heure de sa mort. Mourir n'importe quand, sauf quand il faut que l'on meure!

Indéniable atout des agonisants : pouvoir préférer des banalités sans se compromettre.

Toute impression profonde est voluptueuse ou funèbre, ou les deux à la fois.

Être objectif, c'est traiter l'autre comme on traite un objet, un macchabée, c'est se comporter en croque-mort.

On ne redoute l'avenir que lorsqu'on n'est pas sûr de se tuer au moment voulu.

En mourant, on devient le maître du monde.

Leçon quotidienne de retenue : songer, ne fût-ce que la durée d'un éclair, qu'un jour on parlera de nos restes.



Personne n'arrive, avant son dernier moment, à *user* totalement de la mort : elle conserve, même pour l'agonisant-né, un rien de nouveauté.

On meurt depuis toujours et cependant, la mort n'a rien perdu de sa fraîcheur. C'est là le secret des secrets.

Retour d'une crémation. Dévaluation instantanée de l'Eternité et de tous les grands vocables.

## **Plus les hommes s'éloignent de Dieu, plus ils avancent dans les connaissances des religions**

Il y a un dieu au départ, sinon au bout, de toute joie.

Est-il concevable d'adhérer à une religion fondée par un autre ?

De quel droit vous mettez-vous à prier pour moi ? Je n'ai pas besoin d'intercesseur, je me débrouillerai *seul*.

J'ai toujours cherché les paysages d'avant Dieu. D'où mon faible pour le Chaos.

Pas un seul instant où je n'aie été conscient de me trouver au Paradis.

Dieu seul a le privilège de nous abandonner. Les hommes ne peuvent que nous lâcher.

Il tombe sous le sens que Dieu était une solution, et qu'on n'en trouvera jamais une aussi satisfaisante.

Dieu est ce qui survit à l'évidence que rien ne mérite d'être pensé.

Ce qui distingue le véritable prophète des autres, c'est qu'il est à l'origine de mouvements et de doctrines s'excluant et se combattant.

Après avoir, en pure perte, tout tenté du côté des mystiques, il ne lui restait plus qu'une issue : sombrer dans la sagesse.

La première condition pour devenir un saint est d'aimer les fâcheux, de supporter les *visites*...

Je rêve d'un confesseur idéal, à qui tout dire, tout avouer, je rêve d'un saint blasé !

Plus l'homme avance, moins il aura à quoi se convertir.

Les religions, comme les idéologies qui en ont hérité les vices, se réduisent à des croisades contre l'humour.

On a toujours quelqu'un au dessus de soi : par delà Dieu même s'élève le Néant.

Lu ce constat quelque part : « Dieu ne parle que de lui-même ». Sur ce point précis, le Très-Haut a plus d'un rival.

Tant qu'il y aura encore un seul dieu *debout*, la tâche de l'homme ne sera pas finie.

## **Si le dégoût du monde conférait à lui seul à la sainteté, je ne vois pas comment je pourrais éviter la canonisation**

N'est pas humble celui qui se hait.

Chez certains, tout, absolument tout, relève de la physiologie : leur corps est leur pensée, leur pensée est leur corps.

N'est profond, n'est véritable que ce que l'on cache. D'où la force des sentiments vils.

À la faveur de l'érosion de la mémoire, se *rappeler* les premières initiatives de la matière et le risque de vie qui s'en suivit.



Un puceron conscient aurait à braver exactement les mêmes difficultés, le même genre d'insoluble que l'homme.

J'ai tous les défauts des autres et cependant tout ce qu'ils font me paraît inconcevable.

On peut être fier de ce qu'on a fait mais on devrait l'être beaucoup plus de ce qu'on n'a pas fait. Cette fierté est à inventer.

À peine avons-nous perdu un défaut qu'un autre s'empresse de le remplacer. Notre équilibre est à ce prix.

Que nous puissions être blessés par ceux-là mêmes que nous méprisons, discrédite l'orgueil.

Avoir frôlé toutes les formes de la déchéance, y compris la réussite.

Chacun s'agrippe comme il peut à sa mauvaise étoile.

## **Une maladie n'est bien nôtre qu'à partir du moment où on nous en dit le nom, où on nous met la corde au cou**

Les bien-portants ne sont pas réels. Ils ont tout, sauf *l'être*, que confère uniquement une santé improbable.

Les douleurs imaginaires sont de loin les plus réelles, on en a un besoin constant et on les invente parce qu'il n'y a pas moyen de s'en passer.

Impossible de dialoguer avec la douleur physique.

C'est le propre de la maladie de veiller quand tout dort.

La conscience aiguë d'avoir un corps, c'est cela l'absence de santé... autant dire que je ne me suis jamais bien porté.

Mes infirmités m'ont gâché l'existence, mais c'est grâce à elles que j'existe, que je m'imagine que j'existe.

Vais-je pouvoir rester encore debout ? Vais-je m'écrouler ?

Nul n'approche de la condition du sage s'il n'a pas la bonne fortune d'être oublié de son vivant.

S'insurger contre l'hérédité, c'est s'insurger contre des milliards d'années, contre la *première* cellule.

## **Chaque génération vit dans l'absolu : elle se comporte comme si elle était parvenue au sommet, sinon à la fin, de l'histoire**

Le progrès est l'injustice que chaque génération commet à l'égard de celle qui l'a précédée.

Si l'humanité aime tant les sauveurs, forcenés croyant sans vergogne en eux-mêmes, c'est qu'elle se figure que c'est en elle qu'ils croient.

La force de ce chef d'Etat est d'être chimérique et cynique. Un rêveur « sans scrupules ».

N'est réel que ce qui procède de l'émotion ou du cynisme. Tout le reste est « talent ».

X a sans doute raison de se comparer à un « volcan », mais il a tort d'entrer dans les détails.

Ces grondements intérieurs qui n'aboutissent à rien, et où l'on est réduit à l'état de volcan grotesque.

N'a de convictions que celui qui n'a rien approfondi.

Les pires forfaits sont commis par enthousiasme, état morbide, responsable de presque tous les malheurs publics et privés.



Dans une métropole, comme dans un hameau, ce qu'on aime le mieux est d'assister à la chute d'un de ses semblables.

Les jeunes, les vieux et tous les autres aussi, tous odieux, on ne peut les mater que par la flatterie, ce qui finit par les rendre plus odieux encore.

Lorsqu'on a commis la folie de confier à quelqu'un un secret, le seul moyen d'être sûr qu'il le gardera pour lui, est de le tuer sur le champ.

Ce n'est pas le génie, c'est la souffrance par elle seule, qu'on cesse d'être une marionnette.

## **On ne peut rien dire de rien. C'est pourquoi il ne saurait y avoir une limite au nombre de livres**

On ne devrait écrire des livres que pour y dire des choses qu'on n'oserait confier à personne.

Quand on se refuse au lyrisme, noircir une page devient une épreuve : à quoi bon écrire pour dire *exactement* ce qu'on avait à dire ?

Survivre à un livre destructeur est non moins pénible pour le lecteur que pour l'auteur.

Les révolutions sont le *sublime* de la mauvaise littérature.

Publier un livre comporte le même genre d'ennuis qu'un mariage ou un enterrement.

*Mes livres, mon œuvre...* Le côté grotesque de ces possessifs remonte au premier auteur qui a cessé d'être anonyme.

On ne sape pas ses raisons de vivre sans saper du même coup celle *d'écrire*.

Aux prises avec le papier blanc, quel Waterloo en perspective !

Lire, c'est laisser un autre peiner pour vous. La forme la plus délicate d'exploitation.

Aller jusqu'aux extrémités de son art et, plus encore, de son être, telle est la loi de quiconque s'estime tant soit peu élu.

Les œuvres meurent ; les fragments, n'ayant pas vécu, ne peuvent davantage mourir.

Quel soulagement que de jeter à la poubelle un manuscrit, témoin d'une fièvre retombée, d'une frénésie consternante.

La critique est un contresens : il faut lire, non pour comprendre autrui mais pour se comprendre soi-même.

En art et en tout, le commentateur est d'ordinaire plus averti et lucide que le commenté. C'est l'avantage de l'assassin sur la victime.

## **La clairvoyance est le seul vice qui rende libre, libre dans un désert**

Entre l'exigence d'être clair et la tentation d'être obscur, impossible de décider laquelle mérite le plus d'égards.

Porter sur n'importe quoi, y compris la mort, des jugements irréconciliables, est l'unique manière de ne pas tricher.

Il n'y a pas de sensation *fausse*.

Quelle misère qu'une sensation ! L'extase elle-même n'est, *peut-être*, rien de plus.



Où sont mes sensations ? Elles se sont évanouies en... moi, et ce moi qu'est-il, sinon la somme de ces sensations évaporées ?

Toute pensée dérive d'une sensation contrariée mais il faut que cette sensation soit tombée bien bas pour qu'elle daigne se muer en pensée.

Quand on sait de façon absolue que tout est irréal, on ne voit vraiment pas pourquoi on se fatiguerait à la prouver.

Quelle déception qu'Epicure, le sage dont j'ai le plus besoin, ait écrit trois cents traités ! Quel soulagement qu'ils se soient perdus !

Les penseurs de première main méditent sur les choses ; les autres sur les problèmes. Il faut vivre face à l'être, et non face à l'esprit.

Plus je vais, moins je réagis au délire. Je n'aime plus, parmi les penseurs, que les volcans refroidis.

Ni Bossuet, ni Malebranche, ni Fénelon n'ont daigné parler des *Pensées*. Apparemment, Pascal ne leur semblait pas assez *sérieux*.

Dès qu'un écrivain se déguise en philosophe, on peut être certain que c'est pour camoufler plus d'une carence. *L'idée*, un paravent qui ne cache rien.

## Plus on vit, moins il semble utile d'avoir vécu

Ce que je sais à soixante, je le savais aussi bien à vingt. Quarante ans d'un long, d'un superflu travail de vérification.

En permettant l'homme, la nature a commis beaucoup plus qu'une erreur de calcul : un attentat contre elle-même.

La force dissolvante de la conversation. On comprend pourquoi la méditation et l'action exigent le silence.

Tout ce qui vit fait du bruit. Quel plaidoyer pour le minéral !

Ce matin après avoir entendu un astronome parler de *milliards de soleils*, j'ai renoncé à faire ma toilette : à quoi bon se laver encore ?

L'orgasme est un paroxysme ; le désespoir aussi. L'un dure un instant, l'autre, une vie.

Ces enfants dont je n'ai pas voulu, s'ils savaient le bonheur qu'ils me doivent !

J'aimerais tout oublier et me réveiller face à la lumière d'avant les instants.

Notre place est quelque part entre *l'être* et le *non-être*, entre deux fictions.

Toute forme de *progrès* est une perversion, dans le sens où *l'être* est une perversion du *non-être*.

Il arrive un moment où on n'imité plus que soi.

## L'aphorisme ? Du feu sans flamme. On comprend que personne ne veuille s'y réchauffer

Depuis des années sans café, sans alcool, sans tabac ! Par bonheur, l'anxiété est là, qui remplace les excitants les plus forts.

Ma faculté d'être déçu, dépasse l'entendement. C'est elle qui me fait comprendre le Bouddha, mais c'est elle aussi qui m'empêche de le suivre.

L'idée de fatalité a quelque chose d'enveloppant et de voluptueux : elle vous tient chaud.

Le plaisir de calomnier vaut de beaucoup celui d'être calomnié.

L'être idéal ? Un ange dévasté par l'humour.

La lucidité n'extirpe pas le désir de vivre, tant s'en faut, de le rendre seulement impropre à la vie.

La lucidité : un martyr permanent, un unimaginable tour de force.

Quand on a dépassé l'âge de la révolte, et qu'on se déchaîne encore, on se fait soi-même l'effet d'un



Lucifer gâteux.

Si l'on pouvait se voir avec les yeux des autres, on disparaîtrait sur-le-champ.

La conscience est plus que l'écharde, elle est le *poignard* dans la chair.

Une seule chose importe : apprendre à être perdant.

Aimer son prochain est chose inconcevable. Est-ce qu'on demande à un virus d'aimer un autre virus ?

La méthode la plus efficace de se faire des amis fidèles est de les féliciter pour leurs échecs.

La vertu éminente de la calomnie est de faire le vide autour de vous, sans que vous ayez à lever le petit doigt.

## **Le sage est celui qui consent tout, parce qu'il ne s'identifie avec rien. Un opportuniste sans désirs**

Si c'est le propre du sage de ne rien faire d'inutile, personne ne me surpassera en sagesse : je ne m'abaisse pas même aux choses utiles.

Ce penseur s'est réfugié dans la prolixité comme d'autres dans la stupeur.

Est libre celui qui a discerné l'inanité de tous les points de vue, et libéré celui qui en a tiré les conséquences.

Je *sens* que je suis libre, mais je *sais* que je ne le suis pas.

Les derniers auxquels nous pardonnons leur infidélité à notre égard sont ceux que nous avons déçus.

Qui aime son indépendance doit se prêter, pour la sauvegarder, à n'importe quelle turpitude, risquer même, s'il le faut, l'ignominie.

Je l'ai revu par hasard après un quart de siècle. Il est inchangé, intact, plus frais que jamais, il semble même avoir reculé vers l'adolescence.

Deux ennemis, c'est un même homme divisé.

La plupart de nos déboires nous viennent de nos premiers mouvements. Le moindre élan se paye plus cher qu'un crime.

Ce n'est pas la peur d'entreprendre, c'est la peur de réussir, qui explique plus d'un échec.

L'antidote de l'ennui est la peur. Il semble que le remède soit plus fort que le mal.

## **On n'habite pas un pays, on habite une langue... une patrie c'est cela et rien d'autre**

Le français : idiome idéal pour traduire des sentiments équivoques.

Un mot, disséqué, ne signifie plus rien, n'est plus rien. Comme un corps qui, après l'autopsie, est moins qu'un cadavre.

Pour un écrivain, changer de langue, c'est écrire une lettre d'amour avec un dictionnaire.

L'essentiel surgit souvent au bout d'une longue conversation. Les grandes vérités se disent sur le pas de la porte.

L'idéal serait de pouvoir se répéter comme... Bach.

À Saint-Séverin, en écoutant, à l'orgue, *L'Art de la Fugue*, je me disais et redisais : « Voilà la réfutation de tous mes anathèmes ».

En dehors de la musique tout est mensonge, même la solitude, même l'extase. Elle est justement l'une et l'autre *en mieux*.

Ce qui n'est pas déchirant est superflu, en musique tout au moins.

Tout ce qui me travaille, j'aurais pu le traduire si l'opprobre de ne pas être musicien m'avait été épargné.



La musique n'existe aussi longtemps que dure l'audition, comme Dieu qu'autant que dure l'extase.

La musique est une illusion qui rachète toutes les autres.

Quand on est *fixé* au doute, on ressent plus de volupté à faire des considérations sur lui qu'à le pratiquer, le scepticisme est l'ivresse de l'impasse.

Le doute s'insinue partout, avec cependant une exception de taille : il n'y a pas de musique *sceptique*.

L'art suprême et l'être suprême ont ceci de commun qu'ils dépendent entièrement de nous.

Je décèle inmanquablement une faille chez tous ceux qui s'intéressent aux mêmes choses que moi.

## **Pour Cioran, La grande chance de Nietzsche d'avoir fini comme il a fini... c'est d'avoir fini dans l'euphorie ! Peut-on en dire autant de Cioran ?**

*Nul plus que moi n'a aimé le monde. Me l'aurait-on offert, même enfant, je me serais écrié « Trop tard, trop tard ».*

*Nous approchons de plus en plus de l'Irrespirable. Ce sera alors le grand Jour. Nous n'en sommes, hélas qu'à la veille. Car...*

*L'effroi devant l'avenir se greffe toujours sur le désir d'éprouver cet effroi. Mais... si jamais il m'arrive de mourir un jour... la joie est une lumière qui se dévore elle-même, intarissablement ; c'est le soleil à ses débuts.*

Tous ces aphorismes de Emil Michel Cioran « en 140 signes, espaces compris » ont été choisis, parmi la multitude d'aphorismes écrits de sa main et publiés dans de nombreux ouvrages, et plus particulièrement dans : *De l'Inconvénient d'être né* et *Aveux et Anathèmes*. Deux ouvrages à avoir constamment dans une poche pour traverser sereinement notre quotidien ! Quant à la tentative de classement de ces aphorismes, Cioran m'avait rassuré : « Tout ce qu'on peut classer est périssable. Ne dure que ce qui est susceptible de plusieurs interprétations ». Toutefois, je ne peux m'empêcher de rajouter dans l'autre poche, *Syllogismes de l'amertume* et aussi de garder en tête son « Shakespeare, le rendez-vous d'une rose et d'une hache » ou « Le réel me donne de l'asthme » ou encore « S'il y a quelqu'un qui doit tout à Bach, c'est bien Dieu ».

